

POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE
DIRETTA DA

MILANO REDAZIONE
VIA SENATO 2

F.T. MARINETTI

Anno IV.

ALBERTO
MARTINI
+ 1905 +

Agosto

N. 7

1908

IL NUOVO GRANDE CONCORSO DI "POESIA,"

LA nostra Rivista, considerando la poesia come elemento essenziale di ogni creazione letteraria, ha deciso di attribuire un premio di

Lire 3000

ad un Romanzo italiano inedito.

1. - È lasciata ai concorrenti la più assoluta libertà circa il soggetto e il genere del romanzo.
2. - Il romanzo premiato sarà pubblicato e diffuso per cura ed a spese di *Poesia* nelle proprie edizioni.
3. - Sul guadagno netto che darà la vendita l'autore percepirà il 50 %.
4. - Il resto sarà devoluto al fondo premi per i successivi concorsi di *Poesia*.
5. - Ogni manoscritto potrà essere firmato col nome o con un pseudonimo, e dovrà essere accompagnato dalla bolletta d'abbonamento 1907, oppure da quella 1908.
6. Il prezzo d'abbonamento a *Poesia* è di L. 10 per l'Italia, 15 per l'estero, e deve essere mandato direttamente alla nostra Amministrazione (Via Senato 2, Milano) mediante cartolina vaglia.
7. - La chiusura del Concorso, dato il grandissimo numero dei concorrenti, e volendosi soddisfare alle loro insistenti richieste, è stata prorogata al 30 agosto 1908.

IL DIRETTORE
F. T. MARINETTI.

IL CLAMOROSO SUCCESSO

DI " LES DIEUX S'EN VONT, D'ANNUNZIO RESTE "

(Giudizi della stampa e di Max Nordau,
Henri de Régnier, Pierre Loti, C. Lemonnier, E. Rod,
L. Dierx, M. Batilliat, ecc.)

Dal « Figaro » :

Enfin, M. Marinetti, dont je signalais l'autre semaine l'étrange et lumineux recueil de poèmes, *La Ville charnelle*, nous offre cette semaine un ouvrage d'un genre tout différent, intitulé : *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, où l'auteur fait, quoi qu'il s'en défende, de la critique, et même de la critique terriblement mordante. J'ai trop aimé l'enthousiasme que ce poète dit en des strophes ardentes à d'autres poètes, j'ai trop loué sa généreuse faculté d'admiration, pour ne pas dire aujourd'hui combien je l'aime moins dans le rôle de briseur d'idoles.

Bien qu'il s'en défende, à son insu même peut-être, son livre a presque les allures d'un pamphlet contre d'Annunzio. Pamphlet amusant, certes, littéraire, mordant, incisif, plein de qualités et parfois de remarques judicieuses, mais outrancier comme tous les pamphlets.

Au seuil de son livre, qu'il dédie « aux ombres goguenardes de Cagliostro et de Casanova », l'écrivain adresse un salut aux dieux qui s'en vont, à Giuseppe Verdi, dont « la chétive bière contenait la grande âme chantante et généreuse de l'Italie, où était enfermé tout le lyrisme sanglant de son indépendance conquise, toute sa volonté libératrice » ; et à Giosuè Carducci, le vaste, grand et généreux poète. Avec ses enthousiasmes pour ces illustres dépouilles et ses ironies pour les cérémonies de leurs funérailles, M. Marinetti a tracé un tableau lu-

mineux, émouvant, éloquent, et dont les vives couleurs font ressortir le second tableau du dyptique, le plus considérable, celui qui est consacré à d'Annunzio, « d'Annunzio reste », dans lequel les enthousiasmes ont presque entièrement cédé la place aux ironies.

A certaines pages, M. Marinetti nous dit son goût pour telle œuvre de d'Annunzio, mais c'est immédiatement pour lui sacrifier toute une série d'autres plus importantes, ou pour découvrir dans celle-là même qu'il a choisie, des défauts, des lacunes, des faiblesses ; et pourtant, il se défend, nous-dit-il, contre l'ironie : « Que de fois j'ai pris la plume pour exercer mon ironie sur l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, et que de fois la plume a glissé sournoisement entre mes doigts au spectacle enchanteur et toujours amusant de sa vie bariolée de tous les rayons de la fortune ! ». Vous voyez tout de suite l'intention ; je ne veux retenir que la déclaration du début, d'où il résulterait que M. Marinetti n'a jamais exercé son ironie sur Gabriele d'Annunzio, et je reste confondu, car cette phrase est écrite à la fin du livre où j'ai vu pour mon compte des ironies sans nombre à l'adresse de l'écrivain italien.

J'en ai même trouvé, oserai-je avouer, d'un peu excessives. Celles qui concernent la toilette de d'Annunzio – et qui sont d'ailleurs infiniment spirituelles – ne devraient pas trouver place, à mon sens, dans un livre qui reste toujours d'une haute tenue littéraire et où, lorsque de temps à autre,

l'auteur lâche un peu sa victime, pour parler de certains paysages d'Italie, où de certaines pièces de la littérature italienne, se trouvent des pages d'une grande et généreuse beauté. En somme, et malgré toutes les réserves que j'ai cru devoir faire, à cause justement de l'estime littéraire où je tiens M. Marinetti, son livre reste une œuvre tout à la fois très divertissante et très remarquable, œuvre d'un ciseleur de mots et d'un ciseleur d'idées.

Ph. Emmanuel Glaser.

Dall' « Action » :

Un beau livre sur d'Annunzio nous arrive à la fois d'outre-monts et de Paris. Il est écrit en français mais par un jeune italien, singulièrement subtil, au sens critique le plus aigu, et qui, en tant que poète, compte parmi les plus doués de la jeune génération ; ce M. F. T. Marinetti, d'origine italienne et vivant pour la plupart du temps en Italie, n'en est pas moins un poète français puisqu'il a choisi le français comme la langue de ses rêves et le vêtement des belles métaphores qu'il sait trouver.

Le livre sur d'Annunzio, provenant d'un écrivain d'une telle information mixte, ne pouvait être que très curieux. Son titre est amusant : *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*. Ce n'est point, ce titre, en sa forme explicite, une attaque. Il veut dire : Carducci étant mort et Verdi étant

mort, pour l'étranger l'art italien est actuellement représenté par d'Annunzio.

En effet, si Verga est plus solide, de tout ce réalisme puissant de son talent qui l'apparente à un Balzac ou à un Tolstoï, avec moins de verve et de langue, mais non avec moins d'intuition puissante et de relief, d'Annunzio, infiniment plus théâtral, agile, bluffant un peu, ingénieux, grisé de son succès, metteur en œuvre extraordinairement habile, d'un talent d'ailleurs réel occupe bien plus que Verga le devant de la scène. Pour emprunter un mot à l'argot du théâtre, d'Annunzio est sans cesse sur le *plateau*. Il a des effets de publicité excessivement variés, bariolés, bruyants, on dirait qu'un Arlequin lyrique domine en l'air des châteaux enchantés avec sa batte, et pirouette sans cesse, mettant en valeur les bizarreries rouges, bleues, noir et or de son costume.

C'est un peu ainsi que F. T. Marinetti le voit. Un juge clairvoyant verra toujours que d'Annunzio a travaillé avec un soin énorme, avec une particulière ingéniosité l'aspect physique de sa personnalité.

Les mauvaises langues prétendent que cela correspond chez lui à un besoin; que, doué d'un flair très juste et d'une belle connaissance de lui-même, il sait bien que ce qui lui manque le plus, c'est une originalité profonde et une base littéraire tout à fait personnelle. Aussi, persuadé que c'est là son défaut, il y remédierait par le soin du dandysme, par des allures tantôt souples tantôt cassantes.

L'opinion générale, et celle que donne Marinetti, sont pourtant que tout ce bluff n'est fait que pour le gros public et que vis-à-vis de ses confrères, d'Annunzio est simple, comme il convient au bon homme de lettres.

Tel qu'il est, il est bien curieux. S'il n'avait point de personnalité à ses débuts dans la vie littéraire, il a certainement réussi à s'en fabriquer une, et peut-être même à faire jaillir de lui une personnalité réelle.

Il a été tous les reflets. Dans ses premiers volumes, les pages à la Flaubert voisinent avec les scènes à la Dostoïewski. Il a pris à Zoïa des mouvements de foule à Bourget des inventaires de mobilier et d'état d'âme, aux poètes anglais comme

Shelley des noblesses, à Baudelaire des lassitudes, aux symbolistes français des symboles.

Il apparaît qu'il n'a rien pris aux modèles italiens. Il a apporté aux Italiens comme une corbeille des plus beaux fruits et de plus rares, éclos hors d'Italie et il les a ainsi prodigieusement intéressés. Mais il n'a pas négligé de les captiver aussi pour le travail de vannier d'art que nécessitait cette corbeille. Il l'a fait admirable. C'est-à-dire que parmi ses adversaires même les plus acharnés, personne ne lui dénie d'avoir fait admirablement le vers et d'être un styliste absolument remarquable, et n'est-ce pas assez pour légitimer une gloire dans ces heureux pays du Midi, où l'éloquence est reine des foules et des élites? Pour nous, laissant de côté M. d'Annunzio le romancier pénétrant qui a analysé des cœurs un peu littéraires, et le romancier qui dans le *Feu*, a élevé à la haute littérature des confidences féminines surannées, nous nous intéressons beaucoup à la tentative de d'Annunzio pour parler au peuple en beaux vers.

Même si les moyens littéraires de d'Annunzio ont des comptes à rendre à des œuvres françaises, il a innové dans le poème politique, par les masses et les dimensions.

Il y a, en Italie, comme il y en a en France, des universités populaires. Elles paraissent y être très prospères.

C'est là que d'Annunzio vient faire des lectures du beau poème qu'il a dédié à Garibaldi, poème politique, civique et social, qui double une belle œuvre. Il est ainsi une preuve de plus que le développement esthétique va vers une communion avec le peuple, mais non point en tâchant de le servir d'après les veilles coutumes, c'est-à-dire en diminuant l'effort populaire de compréhension, mais en l'amenant à écouter des poèmes où la langue ne se refuse aucune beauté intellectuelle, c'est là le bon art populaire et c'est le plus clair de cette gloire de d'Annunzio, qu'on a contestée avec raison, lorsqu'il amalgamait des éléments d'art égoïste et qui brille maintenant d'un beau reflet altruiste.

Gustave Kahn.

Dalla « Liberté » :

Le livre qu'un écrivain, également estimé comme critique et comme poète, M. F. T. Marinetti, vient de consacrer à M. Gabriele d'Annunzio, sous ce titre: *Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste*, offre tout l'intérêt d'une énigme ingénieuse, dont on cherche vainement le mot. Dès la première page, on pressent un mystère, car il porte cette dédicace étrange: « Aux ombres goguenardes de Cagliostro et de Casanova ».

M. F. T. Marinetti raille-t-il quand, aux dieux qui s'en vont, Giuseppe Verdi et Giosuè Carducci, il oppose Gabriele d'Annunzio, qui reste? Il lui décerne des éloges dithyrambiques et, l'instant d'après, il lui dit mille choses désagréables: désagréables pour l'homme, dont il rappelle avec une insistance très informée, l'incroyable vanité le très fâcheux cabotinage et les regrettables habitudes d'arrivisme; désagréables pour le poète, le romancier et le dramaturge, auquel il reproche de n'avoir étudié la vie que dans les livres, de sacrifier la réalité à la littérature, de s'être parfois rendu coupable de véritables plagiats et, d'une façon générale, d'« accueillir dans la vaste hôtellerie de son style les pensées et les images des autres ».

Certes, il l'admire, mais, en même temps qu'il agite l'encensoir devant l'idole, il l'ébranle à petits coups répétés qui, à la longue, la feraient choir. Il célèbre son génie, mais en le qualifiant de livresque, et il entrevoit dans « sa mignonne figure la plus fascinante et inoubliable des courtisanes parisiennes ». Et il dit: « Que de fois j'ai pris la plume pour exercer mon ironie sur l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, et que de fois la plume a glissé sournoisement entre mes doigts au spectacle enchanteur et toujours amusant de sa vie bariolée de tous le rayons de la fortune. En vérité sa seule présence suffit à désarmer la satire et le sarcasme de ses ennemis et de ses détracteurs systématiques. Je ne suis pas de ces derniers, Dieu merci! car une violente sympathie personnelle m'oblige toujours à admirer en lui le séducteur prestigieux, l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens, dont la finesse, le courage victorieux et l'infatigable stratégie diplo-

matique demeurent légendaires. Je ne puis guère saluer l'auteur du *Feu* sans humer avec volupté le mystérieux parfum de veine et de roublardise que répand son geste féminin ».

M. Marinetti, dans le déroulement de la vie littéraire de M. Gabriele d'Annunzio, ne néglige aucun de ses ouvrages, mais s'arrête complaisamment aux anecdotes qui révèlent l'immensité sans bornes de son égotisme et de sa vanité, son réclanisme et son puffisme maladifs, que des dessins à la plume de M. Valeri soulignent avec autant d'esprit que de cruauté: « Pourrait-on jamais, écrit-il, énumérer tous les canards, toutes les carottes et tous les crapauds élégants que l'auteur du *Feu* fit avaler aux innombrables microcéphales qui l'applaudissent sans le comprendre? »

Ce critique sans indulgence nous montre M. Gabriele d'Annunzio tout vêtu de blanc, — veston, culotte, chapeau, cravate, bottes, gants, — monté sur un cheval blanc harnaché de blanc, et allant, en cet équipage, écouter le dimanche l'orchestre municipal sur la place d'un petit village toscan, dont les habitants murmurent: « Voilà le poète en train d'essayer son monument équestre! »

Il rapporte aussi, sans garantir la véracité de ces anecdotes, que, si l'on en croit les racontars, M. d'Annunzio s'affublerait d'une éblouissante étole d'or et travaillerait sur la terrasse de sa villa, debout devant un lutrin gothique, entre deux grands encensoirs qui fument; que, à un diner qu'il offrait, dans un salon tout tapissé de pétales de roses, à son interprète, la Duse, et à son éditeur, M. Emile Trèves, il s'était réservé un trône orné d'un baldaquin.

Ce sont là des légendes sans doute, mais des légendes que n'a pas démenties le poète, parce qu'elles servaient sa gloire en occupant l'opinion de sa personne, qui lui est si chère, et de sa personnalité, qu'il place si haut.

M. Marinetti admire, et s'en flatte, M. d'Annunzio, mais je pense que l'auteur de *l'Enfant de volupté*, des *Vièrges aux rochers* et de la *Ville morte*, s'il a lu le livre si délicieusement féroce de ce terrible admirateur, a dû répéter le mot de Voltaire: « Dieu me garde de mes amis! »

Etienne Charles.

Dal « Siècle » :

Le poète italien Marinetti vient de publier sur Gabriele d'Annunzio un livre qui fait quelque bruit; il y dénonce, entre autres traits, l'extraordinaire méthode de réclame personnelle qu'emploie, pour le succès de ses ouvrages, le célèbre écrivain. D'Annunzio est convaincu, paraît-il — sa modestie paraîtra ici excessive — qu'il ne suffit pas pour qu'un homme arrive à la renommée qu'il écrive admirablement, qu'il soit un grand poète ou un abile romancier; s'il ne se fait pas connaître par quelques excen- tricités, ses livres ne se vendront pas. « Ce livre, dira par exemple l'acheteur, est l'œuvre de celui qui a pris un bain de mer à cheval. Achetons-le ».

A l'appui de son dire, Marinetti raconte que d'Annunzio se trouvant récemment à Viareggio se fit ainsi l'agent de sa propre réclame. Les baigneurs virent, en effet, apparaître tout à coup sur le bord de la mer un homme, aussi peu vêtu que possible, montant un vrai cheval de bataille. Il caracola au milieu des brisants et des vagues, puis, lentement, il se rapprocha du rivage; une bienveillante amie, qui avait reçu dans cette vue des instructions, le revêtit d'un grand manteau de pourpre et le cavalier-baigneur, comme illuminé de rayons divins, se retira majestueux et digne.

.

« Il faut toujours croire le mal par précaution et faire semblant de croire le bien par politesse », disait un sceptique. Tenons donc pour certaine la scène de Viareggio. Il est permis toutefois d'y voir une raillerie des mœurs actuelles, du battage grandissant, des procédés à-côté employés par les ambitieux impuissants pour attirer l'attention publique.

« Si je n'étais d'Annunzio, voyez ce que je pourrais faire, semble dire l'illustre écrivain; je prends un bain de mer, monté sur un cheval, et on racontera l'aventure; mais, en réalité, je ne monte que Pégase, le cheval ailé qui naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui eut tranché la tête. Hésiode raconte qu'aussitôt qu'il eut vu la lumière, il s'envola au séjour

des immortels et que dans le palais de Jupiter il porta la foudre et les éclairs. Mon vrai domaine à moi, poète, ce n'est pas le sable de la mer, mais le ciel bleu ».

Mon interprétation est bien supérieure, on en conviendra, à l'auto-réclame dénoncée par Marinetti. Il faut d'ailleurs toujours croire le bien, par politesse.

A. Brette.

Dalla « Petite Gironde » :

On aurait tort de croire que les Anglo-Saxons ont le monopole du bluff et du puffisme, et qu'il faut traverser l'Océan pour aller cueillir chez les Yankees les fruits monstrueux d'une excentricité proclamée hors concours.

La race latine n'a rien à envier à son émule quand il plait à certains de ses représentants de « se mettre en ligne » Et ce n'est pas seulement les marchands de crayons, de pâtes alimentaires ou de boniments électoraux qui sont maîtres en l'art de battre la caisse. Les poètes s'entendent fort bien à appeler l'attention sur eux et leurs produits.

Ces jours derniers, à Paris, une nouvelle école poétique, désireuse de lancer une revue, se passa aisément des entrepreneurs patentés de publicité. Les rédacteurs, munis de cartes délivrées par la préfecture — on est respectueux de l'autorité — crièrent leur revue sur le boulevard. Et le numéro fut enlevé. Nous sommes loin du temps où les écoles poétiques naissaient dans les greniers ou dans les caves!

Mais le prince de la réclame outrancière dans l'Art est le divin Gabriel d'Annunzio. Le romancier italien ne craint personne à ce petit jeu; nous connaissions déjà quelques-unes de ses incartades préméditées. Voici qu'un de ses amis — un ami comme il y en a tant, plus dangereux que le sage ennemi — nous conte quelques traits inédits du « poète de la Beauté », qui feront tressaillir l'ombre de Barnum aux Champs-Elysées.

M. Marinetti proclame G. d'Annunzio prince des puffistes. Il est, dit-il, « l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro, et de tant d'autres aventuriers italiens dont la finesse, le courage victorieux et

l'infatigable stratégie diplomatique demeurant légendaires ». Quelques exemples ; Dans un village toscan, où il a une villa, le poète se rend sur la place monté sur un cheval blanc, et, vêtu lui-même de blanc depuis les bottes jusqu'au chapeau, il assiste en ce costume de statue au concert municipal. « Déjà ! » dirait le héros d'opérette.

Mais voici mieux. A Viareggio, le poète se baigne à cheval, tout nu, dans les ondes écumantes. Et quand il sort de l'eau, une illustre actrice, son amie, vient jeter sur ses épaules un manteau de pourpre en guise de peignoir. Peut-être avons-nous de la Beauté en soi une idée autre que M. d'Annunzio, mais il nous semble que le changement des rôles c'est-à-dire l'actrice sortant de l'eau telle « Vénus Astarté, fille de l'onde amère », aurait un attrait plus vif et un caractère plus esthétique..

Ce doit être l'avis de M. Marinetti, qui est lui-même un poète d'une sensualité magnifique, si j'en juge par la dédicace suivante de ses poèmes écrits en français : « La Ville charnelle ».

Je dédie ce livre d'amour
A mes fossoyeurs,
 Pour qu'au dernier soir,
 Sous la chair lasse et auguste
 D'un beau ciel printanier,
 Et parmi la bousculade
 Des croix soules et des herbes passionnées,
 Ils veuillent bien ne pas secouer mon corps
 En songeant aux lèvres féminines
 Qui l'ont embaumé de volupté
 Religieusement.

P. B.

HENRI DE RÉGNIER A MARINETTI

Paris, 17 Juillet 1908.

Cher monsieur et ami,

Merci de votre double et amical envoi. J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre livre si vivant, si curieux sur Gabriele D'Annunzio, et, dans la Ville charnelle, j'ai retrouvé toutes vos belles qualités de poète éloquent, fougueux, riche en images originales et en rythmes heureux.

Merci encore, et particulièrement du

poème qui porte mon nom, et veuillez agréer, cher Monsieur, avec toutes mes sincères félicitations, l'expression de mes sentiments bien cordiaux.

Henri de Régner.

MAX NORDAU A MARINETTI

Paris, le 23 Juillet 1908.

Cher poète,

« Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste » vous révèle sous un aspect nouveau. Vous êtes terrible et délicieux. Vous avez beau protester de votre admiration. Je ne sais pas comment vous pourriez faire avec plus de cruauté si vous aviez à infliger à D'Annunzio le traitement de Marsyas.

Excusez-moi d'estimer que votre héros ne mérite même pas cette dépense d'esprit moqueur. Il faut prendre très au sérieux un Monsieur pour s'en moquer avec tant d'entrain.

Par contre, toute la partie consacrée au grand Carducci est profondément émouvante, parce que très sincèrement emue.

Merci, et croyez-moi votre admirateur.

Max Nordau.

PIERRE LOTI A MARINETTI

Je vous remercie de tout cœur, et le mot « admiration » prononcé par vous m'est infiniment précieux....

Pierre Loti.

CAMILLE LEMONNIER A MARINETTI

Vifs remerciements, mon cher Confrère, pour l'envoi de vos deux livres, l'un qui, sous sa forme parodiste, demeure malgré tout un hommage à un très grand Artiste, l'autre en qui je retrouve la ner-

vosité coruscante et tumultueuse qu'on admire en vous. Votre

Camille Lemonnier.

EDOUARD ROD A MARINETTI

Edouard Rod

présente à M. F. T. Marinetti ses compliments et ses meilleurs remerciements pour l'aimable envoi de ses deux beaux volumes d'un art si personnel, si remplis et si riches, et serait heureux de le rencontrer à son prochain voyage à Paris.

Edouard Rod.

LÉON DIERX A MARINETTI

Cher Monsieur Marinetti,

Des troubles de la vue qui menacent de durer longtemps me rendent la lecture excessivement pénible. — Excusez-moi, je vous prie, de ne pouvoir que vous remercier vivement de votre trop flatteur et double envoi.

Affectueusement et sympathiquement à vous,

Léon Dierx.

MARCEL BATILLIAT A MARINETTI

Paris, 17 Juillet 1908.

Mon cher confrère,

Voici une satire délicate et charmante ; je crois que les amis de D'Annunzio eux-mêmes auraient bien mauvaise grâce à vous en tenir rigueur. Votre critique est aussi artiste que renseignée, aussi amusante que profonde. Et puis, quelles belles et nobles pages vous avez écrites sur Carducci !

En vous remerciant de tout cœur, mon cher confrère, je saisis avec joie l'occasion qui m'est donnée de vous dire avec quel intérêt je suis les destinées de Poesia.

C'est une belle œuvre d'art que vous poursuivez là, parallèlement avec votre œuvre personnelle.

Croyez bien, mon cher Poète, à mes sentiments affectueux et dévoués.

Marcel Batilliat.

LÉO LARGUIER A MARINETTI

Mon cher Poète,

Je vous remercie de votre beau livre que je viens de lire,

Je vous connaissais depuis longtemps et j'ai aimé vos vers nombreux, touffus et tumultueux. — Vous savez que je suis un atroce réactionnaire, et si votre métrique me choque quelquefois, j'admire toujours la violence de vos images et la force sanguine de vos vers.

Des fantaisies comme Le Directeur s'amuse m'ont tout à fait charmé.

Je souhaite à votre œuvre le succès qu'elle mérite: je suis heureux de l'avoir et vous prie de me croire bien cordialement votre

Léo Larguier.

Paris, 16 Juillet 1908.

Mon cher confrère,

Quelle richesse vous avez, et quelle force!

J'ai à peine relu votre « Ville charnelle » et je trouve sur mon établi le « D'Annunzio ». Je vous en remercie.

Cela m'a beaucoup intéressé.

Je vous avoue que j'ai un faible pour cet auteur, pour ses somptueuses images dont je ne suis pas dupe et dont je con-

nais souvent la provenance, mais étant comme vous et comme lui un Latin, je me laisse prendre à cette éloquence magnifique.

Je ne vous reprocherai donc pas d'avoir un peu mis les choses au point et Gabriele à sa place, et je vous remercie infiniment.

Léo Larguier.

MARIE DAUGUET A MARINETTI

Monsieur et cher Grand poète,

Vers vous mes chauds remerciements pour l'envoi de votre magnifique Ville charnelle. Vos images me ravissent! Quelle richesse et quelle audace! J'ai savouré surtout vos Vignes folles et cette prestigieuse Mort de la Lune. Vous êtes bien un découvreur de rapports nouveaux. Vous nous créez un monde plus subtil, plus superbe que celui jusqu'à nous imaginé.

Dès aujourd'hui, notre art vous doit beaucoup. D'un beau geste aristocratique vous repoussez la sordide Banalité; vous inventez des apparences, vous remaniez la Vie et lui donnez des aspects inédits. Tout mon entourage vous aime et vous admire à travers vos poèmes, d'accord avec moi, et j'ai toute une brassée d'hommages fleuris et enthousiastes à déposer entre vos bras.

Votre D'Annunzio est campé de main de maître. J'applaudis à ce croquis inefablement comique. Il était nécessaire.

Je vous remets quelques poèmes pour votre belle Poesia. J'espère qu'il lui plai-

ront: je les ai choisis dans mon livre Les Pastorales qui paraîtra le 15 octobre chez Sansot.

Veillez croire, cher Monsieur, à ma vive admiration et à ma grande sympathie.

Marie Dauguet.

AUREL A MARINETTI

J'ai déjà lu, cher artiste, votre beau livre de critique très créée, sur D'Annunzio. Quel beaux dons descriptifs vous avez!

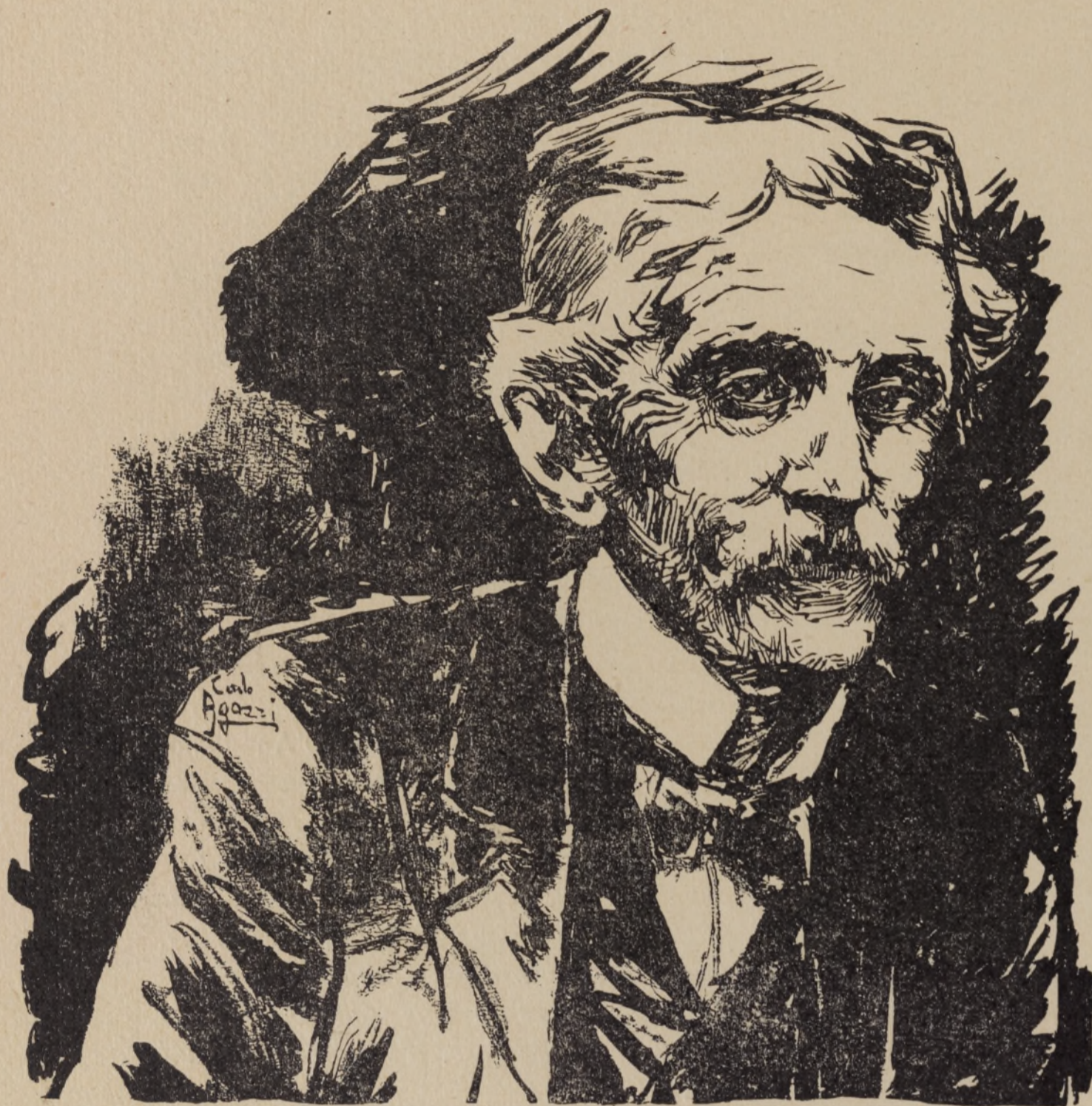
Je n'ai pas pu lire encore tous vos poèmes si pleins d'imagination. Je les garde pour mes vacances, car je suis en ce moment accablée de choses à faire; mais je n'ai pu quitter votre D'Annunzio. — Je le trouve si bien vu, courageusement, avec tant d'invention! Puis vous êtes d'une richesse de termes tout à fait enviable: vous avez le don de la vie, et je pense que vous ferez des romans, chez nous, avec éclat. Quelles belles couleurs aussi, et je vois papilloter votre ciel flammé, de rose, d'un bleu si chaud et si dansant!

Vous avez aussi le don de l'image, c'est à dire le don des plus prodigues fées. Et vous m'avez fait connaître D'Annunzio avec ce qu'il faut lui passer, à lui comme à la gloire, ce plat des Dieux au goût si faux!

Ses mains.

Aurel.

(La continuaz. al prossimo numero).



Disegno di CARLO AGAZZI.

CARLO DOSSI

(DAL VOLUME: *IL VERSO LIBERO*
D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE NELLE EDIZIONI DI "POESIA",)

Dentro alla boscaglia del romanticismo manzoniano, vivido, poderoso, solenne, aveva frondeggiato un abete di perennità fruttuosa, che sorpassava dalle cime le betulle e le quercie, per quanto rigogliose, più basse e non perennemente verdi: Giuseppe Rovani¹). E, raccolta al-

(1) Carlo Dossi, prima, in *Saggi di critica nuova*, poi in *Amori*, fa il riverente ossequio al maestro venerato e simboleggia l'opera sua in un mirabile palazzo: « Ho detto *appartamento*, ma avrei dovuto dire *reggia*, o meglio *tempio*. Entrare e sentirsi di troppo il cappello è tutt'uno. È una fuga d'imponenti saloni sulle cui volte si stende l'ampia pittura del Tiepolo, e dalle

l'ombra sua, nutrita dello stesso suolo; un'altra pianta, specialissima, privilegiata di fiori e di frutti profumati e saporosi in modo insolito, dipinti di novissimi colori: Carlo Dossi²). Verzicò, si espanse, oltrepassò erbe, virgulti, alberi, distese le sue rame, ne coperse la foresta e sotto intristirono per vecchiaia e per caducità betulle e quercie; morirono, tornarono in polvere vegetale a confondersi colla terra, spore per altre vegetazioni: la pianta rara insiste lucidissima a canto dell'abete, a suo paragone. — A Carlo Dossi, oggi, è obbligo che il giovane ritorni, se vuol conoscere per quali vene discese nella nostra letteratura la virtù del saper rivedere con occhio personale il mondo e li uomini: a lui deve esser grato se interruttivamente gli è lecito pretendere alla originalità, continuandone la sequenza attiva e operante. Se oggi la letteratura si spaccia e si redime dalle pastoje e dalla soggezione nelle quali l'avevano costretta romantici, classici, cruscanti, naturalisti; se può mostrarsi libera e indipendente, suo è il merito d'averne indicato e sperimentato, per il primo, la via. Si allontanò dai luoghi comuni e dalla gente comune; determinò un tipo personale e distinto; ha costituito una vera rivoluzione in estetica... e per ciò è dimenticato. I grossi baccalari, che fan l'occhio pio alla prebenda governativa, avevano gridato subito al sacrilegio; avevano sbalordito li stenografi delle frasi stereotipate dai trecentisti e dal Manzoni, accattoni di riboboli fiorentini e cucinatori di sdolcinate e di graziette a fior di crusca di Val d'Arno; egli è tutta polpa turgida, sopra di uno scheletro elegante, ardito, solidissimo; è di una efficace vivacità personale, di una abitudine determinata e potenziale

cui immense pareti pendono arazzi, tessuti a disegno di Raffaello immichelangiolo... Qui, non la boria fracassona del ricco, ma silente maestà del Signore. Particolari ed insieme vi hanno pari valore e i più modesti mobili respirano solennità; qui insomma, ammiri, non fai la stima. E tutto, vedi, è massiccio. Niente inodorature, niente impiallaccatura. Mogano e Rovere fin all'ultima fibra, oro sino all'ultima scaglia. I sedili comodi tanto per invitarci al riposo, non al dormire; i camini vasti abbastanza perchè il calore si diffonda egualmente in quanti mai vi si assidono. E nella splendida calma di queste sale reali, i pensieri vanno pigliando un far grave e svolgonsi grandiosamente; più non rammenti le piccolezze del vivere quotidiano se non per deriderle, nè la famiglia ti appare fuor dallo sfondo della umanità. Sono sale per un congresso di legislatori e di principi. In ogni dove, l'invisibil presenza del nume. — È la reggia di Giuseppe Rovani. » (*Di tre scrittori contemporanei*, « La Lombardia » di Milano), N. 187, 9 luglio 1877. Oggi noi attendiamo da lui completa una *Rovaniata* promessaci, dove il letterato ed il suo tempo riviveranno maestrevolmente precisi e vivi alla lettura; magica penna questa del Dossi, che suggestiona e risuscita, come vuole, uomini, cose, defunti o dimenticate, alle attualità e ne' loro uffici operanti.

(2) Su di lui, vedi specialmente: PRIMO, *Carlo Dossi e i suoi libri*, Roma, Stabilimento Tipografico Italiano diretto da L. Perelli. — *Carlo Dossi e la Desinenza in A*, sulla *Idea Umanista*, 1 maggio 1907, di CALOCERO IMMORDINO.

presta a scattare, a muoversi ed assumere tutti i gesti, tutte le pose, dalla corsa al raccoglimento. Tutto in lui è italiano; pensiero denso, espressione foggata genuinamente senza ricorrere a stampi, a reminescenze, a ricalchi, a strofinature pedagoghe,... ed è per questo che lo hanno detto *oscuro, contorto, barbaro, incomprensibile*.

— Non solo, aveva messo a profitto della sua originalità di espressione, del suo modo genuino di concepire, una vastissima erudizione; ma col sicuro osservare le smorfie dell'uomo civile, qualche volta, si sentiva preso dalla nostalgia del selvaggio: notò le piccolezze, le grette sparagnerie, le povertà del cuore, della borsa e del cervello borghese italiano; humorista come Foscolo, quando traduce Sterne, non li risparmia, nè, se gli piace, si risparmia con lui. La sua arguzia è spesso una commiserazione; ma il sorriso maschera il singulto, la risata le lacrime; egli soffre e maledice la miseria, la laidezza, il delitto e li trova pur sempre necessari alla vita. Senza dogmatismo, senza preconetti, aperto a tutte le influenze, acuto e previdente per farne suo prò, fu il primo, padroneggiando la forma con sfarzosità d'artista, ad accostarsi, senza partito preso, senza pretesti d'utilità e di morale, senza smanie da professore, alla vita ed alla natura. Di tutti i privilegi che la natura e la società gli hanno conferiti solo accolse e pregiò l'aristocrazia, designazione di nascita, genialità. — La sua giovinezza si aperse collo sbocciare della patria. Nato nei giorni, in cui la cannonata miseranda d'Agogna contro Novara conduceva un giovane principe a Vignale, davanti ad un vecchio maresciallo austriaco, arbitro di guerra e di pace, incerto sulla fortuna del suo regno, poco vagheggiando speranze verso di lui l'Italia vinta, crebbe, col crescere di quella. Conobbe la Milano de' primi anni dell'Indipendenza, quando assomigliava alla città fine ed intellettuale amata da Stendhal; quando la musica, le belle arti, la letteratura avevano passo di preminenza sopra i traffici e le officine; ed oggi la osserva enorme distesa sulla pianura lombarda, fervida di mille cuori di bronzo e di acciaio fumanti, trasformata, trasfigurata. — Da allora ad oggi, egli sempre interrompe la consuetudine; l'obbligò a pensar molto prima di poterlo giudicare; tutto quanto sciorina, evidentemente, la sua prosa, è il meno di quanto ha dato e può dare l'arte sua: suscita, coll'emozione di sentimento, come un romantico, l'emozione di pensiero, come un classico, ed è conti-

nuativo. — Egli aveva conosciuto, prima dei simbolisti francesi, Gian Paolo e Novalis; si era fatto vicino ad Emerson e Carlyle; prediletto Shakespeare; inteso una grave ed intensa armonia conclamare dalle filosofie nordiche. Aveva saputo che non vi è confine, linea di demarcazione, tra il bene ed il male, tra perversità e naturalezza, tra necessità ed utilità. Profondamente determinista, se fu amico tra i più cari di Paolo Gorini, mago moderno di sintesi chimiche, demiurgo di vulcani addomesticati, nelle riprove di gabinetto, conservatore di cadaveri e mirabile distruttore di putredini umane, aveva, nel medesimo modo, ascoltato la favola, il sentimento, la passionalità, la fede della religione; perchè ogni cosa umana concordava con lui, dall'amore al ragionamento, dalle *Pandette* al *Contratto sociale*, dalle *Serate di Pietroburgo* alla *Micceide*. Così, si manifesta la sua sensibilità coll'essere universale, vibrare a tutto quanto esorbita dalla lenta e comune pigrizia, dalla fortunata ed accidiosa ignoranza della mediocrità; così sfoggia la sua dottrina, la sua pratica, la sua ironia, che qualche volta eccede e diventa sarcasmo; così, è padrone di una sua lingua; la quale osa l'ineffabile e raggiunge, senza urtare l'educazione, i confini dell'inesprimibile: ed ha dell'uomo una grande indulgenza ed una grande compassione, e spesso se ne serve per giuocare e per burlarsi: e mente, sesso, scherno, applauso, applica, intende, amministra. Grande psicologo, che, sotto le vesti, l'apparato, l'ornamento dei fronzoli e delle soprapposizioni e l'incrostati depositi della civiltà, ha scoperto ancora l'uomo nudo, ed, oltre ai giardini, ai parchi circoscritti e tosati dal giardiniere e dalle cesoje dell'*ars topiaria*, la natura. Merito enorme, che sa svellere i veli della ipocrisia e spogliare i falbalà della gente per bene, onde si vedano le miserabili anatomie, e qualche volta, noi che amiamo di riguardarci nello specchio azzimati, vi ci possiamo, con orrore, scorgere nani, gobbi, sciancati, animali lupini incontro ad imagine e crudeli. Gli servi e s'impose stoica freddezza di cuore; nelli istanti dell'osservazione, sicura maestria del gesto; quando viviseziona, imperturbabile serenità, se anche sopra sé stesso ed i suoi opera, notomizzando, sulli organi vivi che pulsano, sul cervello che farnetica; usò metodo d'ordine; ripristinò, per suo conto, delle categorie prima di lui non autorizzate a comparire in filosofia ed in estetica. Egli stesso fu la sua pietra di paragone, perchè

POESIA

ebbe il più grande e meritato disprezzo per la folla che fischia ed applaude; libero uomo sopra tutti i pregiudizi, tanto da sapersene usare contro coloro che ne abbondano, e da piegarli alla sua volontà, uomo forte. Ha iscritto, per ciò, sul frontone di un suo palazzo: « *Pax candida fortis* ». Carlo Dossi ci ha arricchiti di un'opera singolare d'eccezione, intensa e completa, come un Albero della Scienza, del Bene e del Male. Rivide sè stesso in una trasmutazione estetica, colla *Vita di Alberto Pisani* e li *Amori*; il suo tempo con *L'Altrieri*, *Nero su bianco*, *Gocce d'Inchiostro*; ripassò il mondo come una successione di fenomeni e d'anime, col suo *Romanzo della Bontà*, coll'altro *della Malvagità*, i di cui completi fascicoli rappresentano *Regno de' Cieli*, *La Colonia felice*, in opposizione di *Campionario*, *Ritratti umani*, *Dal calamajo di un medico*, *La Desinenza in A...* Rifuse la critica; l'avviò per altra via; concretò le idee, le rivestì di panni tagliati su misura esatta; si è composto uno stile specialissimo, una interpunzione sua, una sua ortografia; e anche con questo ha voluto provarci che « lo scrittore, il quale infrange l'ortografia tradizionale, prova luminosamente il valore della sua forza creatrice ». — Poi, si volse per altro campo; le sue distintive qua-

lità non lo abbandonarono; collaborò col più audace e geniale uomo di stato italiano, per asserire il nostro nome e farlo rivivere grande fuori e dentro la patria. Seppe le sale auliche, ma non si dimenticò delle foreste vergini e della sacra verginità delli artisti: consultò il ventre della terra nostra, perchè ci indicasse l'età passata, la forma delle cose scomparse, in cui si è conservata l'anima delli avi, e, s'egli oggi tace, da vent'anni, il suo silenzio non ha abolito la passata eloquenza, ma la condecora di dignità. Erige al suo desiderio ed alla memoria delli illustri conosciuti da lui, un Palazzo, tempio della Fama, cimato dalle Tre Arti in caldo e fraterno abbraccio, un'altra sintesi a specchio nel Lario sereno, incoronato di cipressi, cuspidi brune di una corona comitale, difeso dai monti azzurri orobici e ridenti, indice sulla scogliera tra i lauri e le rose canine, vigile ed eterno entusiasmo. — Carlo Dossi era ed è chi dovrebbe assumere il governo della giovane letteratura; colui che non ci ha aspettato, ma non ci ha schivato; che ha preparato suggello sull'arte, come verrà tra poco riconosciuto, glorioso e trionfante. L'avvenire si rivolge a lui ed egli vi si protende.

Gian Pietro Lucini.

POESIA ha pubblicato i medaglioni di G. Carducci, G. Pascoli, della Comtesse de Noailles, di G. Marradi, Gustave Kahn, A. Colautti, Henri de Régnier, Térésah, Vielé-Griffin, S. Ferrari, Paul Fort, Ada Negri, Francis Jammes, Gian Pietro Lucini, Arno Holz, Domenico Oliva, Emile Verhaeren, Camille Mauclair, Edmondo De Amicis, F. T. Marinetti.

POESIA pubblicherà i medaglioni di Jean Moréas, Gabriele d'Annunzio, Edmond Rostand, A. Boito, Mæterlinck, Catulle Mendès, L. Tailhade, Léon Dierx, Jean Dornis, Jane Catulle Mendès, Rachilde, Jules Bois, A. Mockel, Saint-Pol-Roux, P. Claudel, J. Richepin, Auguste Dorchain, Remy de Gourmont, Lucie Delarue-Mardrus, A. De Bosis, V. Aganoor, F. Chiesa, D. Tumiatì, H. Vacaresco, A. C. Swinburne, Arthur Symons, W. C. Yeats, Fred. Bowles, R. Dehmel, S. Rueda, E. Marquina, Ruben Dario, Rapisardi, Stecchetti, Angiolo Orvieto, Francesco Pastonchi, E. A. Butti, Diego Angeli, Francesco Gaeta, Di Giacomo, C. Pascarella, G. A. Cesareo, G. Cena, A. Baccelli, E. Moschino, D. Gnoli, Trilussa, G. Bertacchi.

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

Discours pour une Vierge

Jeune fille, salut! Ton oreille est plus rouge
Que ta petite bouche en fleur.
Intacte, indubitable ed royale fraîcheur,
Féminité fermée où pas un nerf ne bouge,

Tes flancs sont mûrs pour leur devoir d'éternité,
Mais tu n'as pas encor pâli d'une parole
D'amour; nul souffle errant n'effleura ta corolle,
Grand lys qu'aucun pollen encor n'a visité.

Urne scellée, humble, petite, pathétique
De toute la candeur de ton œil ignorant,
Sois vouée à l'amour qui renverse et qui prend
Le cœur clos de la vierge et son corps hermétique.

Tu ne sais pas l'orgueil de subir un amant,
De gémir sous sa force ardente qui vous plie.
Pourtant n'es-tu pas femme aussi, monstre charmant,
O vierge! inquiétante et douce anomalie?

Tu portes sans savoir, parmi les plis peureux
Des robes, ne pouvant toi-même te connaître,
Le vide sensuel ou glacé de ton être.
Tu ne sens pas encor comme ton corps est creux.

Et tu portes aussi sans soupçonner ses rêves
Ton cœur encor léger qui pèsera si lourd,
Ton cœur où ne sont pas entrés les quatre glaives:
Désir insatiable, haine, douleur, amour.

Cependant tu seras à ton tour poignardée
Dans ton âme innocente et ta candide chair,
Et tu te sentiras à jamais possédée
Par l'homme, esclave et maître, ennemi, mais si cher!

Je te regarde au seuil de l'enfance achevée,
Jeunesse sans histoire encor, transition!
Mais je sais qu'en toi guette, endormie et lovée,
La bête du plaisir et de la passion.

Te voici, dangereuse à la fois et si pure,
O petit sphinx, charnel, ô petit sphinx mental!
Te voici: salut donc à toi, femme future
A qui l'amour fera tant de bien et de mal,

Salut, salut à toi dont l'oreille est plus rouge
Que ta petite bouche en fleur,
Intacte, indubitable et royale fraîcheur,
Féminité fermée où pas un nerf ne bouge!

Lucie Delarue-Mardrus.

**NB. — POESIA pubblica solamente scritti inediti.
POESIA ne publie que de l'inédit.**

LA SINFONIA DELLA VILLA

ALLEGRO

Da le recenti ne' vicini prati
ferite delle falci il denso aroma
sgorga e fluisce della fienatura,
Nell'aria afosa van voli affamati
e ogni forza che aneli è presto doma
dal peso della fervida calura.
Ama così precludere a l'insano
scrosciar del suo furore l'uragano.

Nel polveroso involucro
ansiman fiori ed alberi:
meglio, meglio una raffica
che li uccida svellendoli!

Le fonti aspre singhiozzano,
della bufera trepide
non il lor canto soffochi
per entro al pluvio sonito.

Già s'aprono solchi di luce ne' grembi
dell'aëre torpido e mugge
col tuono un fragor che s'inoltra. Da' nembi,
sconvolti nel vento che rugge,
cordoni di pioggia ecco attorti cadere,
strappate ecco di controbassi,

poi fini e più folti come acquee criniere
che, liquide furie, si squassino;
e il rombo dei cieli squarciati e le sùbite
enormi accensioni e il rabbioso
bramir del libeccio tra il vol delle nubi
è un'orgia che non ha riposo!...

A mano a man si chetano
le posse ebre dell'etera
e le fonti ricantano
ne' loro argentei flauti.

A mano a man su l'umida
terra una pace effondesi
limpida e in essa un fremito
di trilli e olezzi vagola.

In torno, ora, da' mucchi de' falciati
fieni ne' campi un'odorosa soma
grava le brezze, e irrompe nella pura
atmosfera. Non più ansie d'alati
nè di fiori, chè molle ogni rizoma
e stelo si è per la nova frescura,
chè ogni volo s'allieva... Non invano
morde a gli spazi e a' cuori l'Uragano!

ADAGIO

Ghirlandata di pini, verdeggia una breve radura
nel vespro opaca di virtù metallica;
fra' rami il sol sanguina, calante ne' rossi vapori
che la tempesta accende da' suoi fumidi avanzi.
A pena s'invermiglian le tremole erbette chè vivi
ancor da' cieli piovon riflessi azzurri
e intorno omai le imbruna e le assorbe in sua fitta nerezza
l'ombra che s'alza dal coronante bosco.

Da le cose una calma dolce sprigionasi e inonda
l'anime in pena: il plenilunio levasi;
un chiaro fulgere d'astri col buio che cresce han già sfatto
l'abito ardente de' cavalli solari....
D'un usignolo, fiammelle sonore, lontano gl'inni
e or si or no nell'aria passa l'odor de' fieni.
Il cuor sogna e sospira. Silenzio. La notte e il mistero
van calando a le loro nozze il fosco velario.

MINUETTO

Tra i viali (le mescenti polle di vasche lontane
 si confondono nel parco) come di candide lane
 Diana le statue ravvolge, che pel suo bianco respiro
 s'animano a poco a poco, ondeggian lievi e sul giro
 si libran de' piedestalli. Pare allo sguardo (la notte,
 sarta di tutti i fantasmi, lo può) che scendano a frotte
 in fogge di cavalieri e dame settecenteschi.
 Forse gli antichi signori si disciolsero da' freschi
 delle sale e dal palazzo si chiuser dentro a' viluppi
 de' marmi e or, destri a la danza, ritmano i mobili gruppi.
 Chè dal raccôr delle vesti al salutar del berretto
 per la grazia degl'inchini, è ben questo il minuetto!
 Da le rame del laureto e da le ombrelle de' pini

suscita il vento leggero, con fremer di violini,
 uno smorzando e un crescendo, a tempo, quasi una dea
 le docili aüre mova con fluttuar di marea.
 E folleggiano le coppie nel marmo vivificato
 e non odon sotto il suolo come l'eco di un boato,
 di qualcosa di solenne, di doloroso che mina
 la gaiezza di lor danze.... e la folla ballerina
 tra i radi fusti del parco segue il melos vegetale
 che s'attenua s'accalora guizza riscende risale.
 Arpeggian su' piedestalli vuoti le gocce stillanti
 da le alte foglie: la luna, ora, ha una nube davanti.
 Si ferman sotto le scure rame e a la lunga cadenza
 lente si curvan le coppie nella grave riverenza.

TRIO

Rifulge or tenue la luna; nella sua melanconia
 l'incipriata parrucca di una dama in gelosia
 ravvolge e i boccoli biondi d'un cavalier giovinetto.
 Ei le giura e le rigiura saldo e immutevole affetto.
 Ella è in capricci, non crede, ed è stanca di danzare.
 Cade a ginocchi e sussurra, ei, le parole più care.
 Ella cede e si concede a l'ardor delle sue braccia.
 Tutta ora splende la luna e nel mesto lume allaccia
 l'estasi delle due bocche bacciate... e trema sommessa

la maschia voce: « Per sempre... così... fior di principessa. »
 Nel molle abbraccio gli amanti languono nè dicon più:
 il chioccoliar delle fonti palpita anch'esso là giù.
 Passano intanto le coppie riaccese nella danza
 e rifolleggiano liete nella melica esultanza
 delle brezze armoniose tra il folto della pineta.
 Ma la dea moderatrice di lor moto, ecco, si queta.
 Il plenilunio declina e abbandona, a una cadenza,
 le coppie lente che inarcano la estrema riverenza.

FINALE

Un flutto dilaga di giocondità per la villa.
 Le stelle si spengono: è l'alba.
 Da' nidi, da' rami, che un'ala raccolgano in sonno,
 si desta una dolce lietezza,
 e aromi e gorgheggi riempiono l'aria: la terra,
 dormente pudica, si scioglie
 dai vel' della notte e sospira il levarsi del sole
 per tutto goderne l'amplesso
 da le umide zolle da' torbidi fiori dal verde
 languor delle tremole foglie,
 per tutta a lui darsi tra l'inno di fervidi lampi
 sul vasto imenëo del giorno.
 Gorgoglian tra le rose tra i garofani
 tra il lucer delle brine

le vive polle e i rossi pesci guizzano
 nelle acque alabastrine.
 Spira tra il lieve delle rame fremito
 una brezza più fresca....
 L'alba, ecco, s'inargenta e sotto gli alberi
 spia se la notte n'esca.
 Dal colle, là, sopra il suo carro contesto di fiori
 l'aurora nel mondo, ecco, balza.
 Che gioia ne' cuori a gli umani alle fiere alle cose...
 Un'onda di fuoco.... Ecco il sole!...
 Cantate al grand'occhio di luce, al datore di vita,
 sorgete, inneggiate, esultate....
 Dà fiato, o gran Tutto, a le mille tue bocche sonore:
 Sia gloria! Sia gloria! Sia gloria!

Enrico Fondi.

A MIRAMAR, D'OTTOBRE

I.

Pioggia e nebbia. Un diluvio
 Vaporoso e cinereo
 In molli falde spandesi
 Su la terra e su l'acque;

Appar, scompare, cereo,
 Nel chiarore biancastro
 Il castel d'alabastro
 Che ier tanto ne piacque,

Mentre una vela, lenta,
 Flaccida e sonnolenta,
 Palpita e s'addormenta
 Come un grande augel languido.

II

Non dal fondo dei pallidi
 Flutti crebber per magico
 Poter gli ampî giardini
 Chiusi di neri pini?

Dove han fine o principio
 L'onde, il verde, la nebbia?
 O silenzi incantati
 Sui laghetti e sui prati!

Su un'isola natante
 Certo il castello fluttua,
 Ed il mondo è distante,
 È distante, è distante....

III.

Ma, a un tratto, un largo soffio
 (Giocano di ventaglio
 Forse lassù le fate
 Capricciose e imbronciate?)

De la nebbia il sipario
 Squarcia: nel bigio e vario
 Lume, Trieste tremola,
 Violaceo scenario.

E sul mar liscio e tetro
 Balena un sole-spetro,
 Lampa d'argento e vetro
 Su una città di spiriti.

TRIESTE, ottobre 1907.

Haydée.

LE PAROXYSMES HUMAIN

(EXTRAIT)

Nous avons épuisé sans fruit tout le pâtre;
 après chaque problème, retrouvé un problème.
 Nous avons affrété en vain tous les espoirs
 et disloqué à l'usage tous les systèmes.
 Nous étions las, si las!, d'avoir vu tant de soirs
 comme les fossoyeurs éternels du destin
 enfouir tant de matins où chantaient nos vigueurs!
 dans nos fronts bas, il y avait tant de défaites!
 et dans notre fierté tant d'agenouillements!
 que déjà nous avons, renonçant aux conquêtes,
 dans le silence indifférent des astres étrangers
 peuplant notre agonie d'impassibles grandeurs,
 sonné loin et longtemps, triste à susciter Dieu,
 la retraite des fils d'Icare et leur descente
 en le renoncement
 et ses lits au sommeil profond comme la mort:

.

Mais la vie ne veut pas le sommeil de ses forces.
 Elle tisse sa toile en gestes innombrables
 qui sont ses chaînes et ses trames.
 Elle n'accorde pas de repos, même aux morts.
 Et son galop nous a repris et emporté
 brisant encor les amarres de nos fiertés.
 Nous nous sommes raidis dans notre volonté,

ne voulant pas, ne voulant plus le jeu de dupe;
 le galop fou nous a soulevés malgré nous,
 bousculés, submergés, roulés dans ses remous,
 baillonnés de vitesse.
 Et nous sommes partis,
 sans pouvoir un cri;
 rigides et crispés,
 la tête avec colère
 rejetée en arrière,
 et dans notre désir têtu de l'inertie
 refrénant des deux poings la monture emportée!
 Et nous sommes passés roides dans le galop
 comme des morts restés debout sur les chevaux
 rebondissant à triple allure
 dans une charge de bataille.
 Mais la grande clameur du délire lyrique
 a traversé nos corps comme une onde électrique
 et tout à coup, jaillis droits sur les étriers,
 brandissant une épée fulgurante en avant,
 . . . vers l'avenir . . .
 le cœur battant, cheveux au vent en fuite d'ailes,
 nous avons, frissonnant d'émotion jusqu'aux moelles,
 et la face inondée de larmes frénétiques,
 augmenté d'un grand cri la clameur héroïque.

René Arcos.

UN RICORDO D'INFANZIA

(NEL MIRARE I RESTAURATI MOSAICI DEL SAN GIOVANNI)

AD ONORATO ROUX.

Libero dal castello delle travi,
Che ti chiudeano il ciel, cui sospiravi,
Come, o bel San Giovanni, oh, finalmente,
Ti glorii della cupola lucente!

Ve' lo sfondo dell'oro e le figure
Del Creatore e delle creature

Variopinte nel poema grande,
Che su per gli osannanti archi si spande!

La curva, colassù, dell'ardua mole
(Fuori, ella è tutta candida nel sole)

Al raggio del mattin sfolgora in mille
D'oro, di rosso, d'azzurro scintille,

E, in un sogno d'immagini giulive,
Tutta la Bibbia e il Vangelo rivive.

Ma, quaggiù, dove il sol non la palesa,
Velan misteriose ombre la chiesa;

Ed io, seduto a contemplar, mi sento
Trepido di contento e di sgomento.

Qui vagi Dante pargolo al lavacro
Salutifero; qui ruppe egli il sacro

Fonte, animoso; qui levò la fronte
Ringraziando, la piegò nelle onte,

Supplicando; ed all'ultimo lavoro
Da lunge, qui, si coronò d'alloro.

Pur me, pur me, minuscolo, rivedo
Mentre, pe' labbri altrui, confesso il Credo

E su' tenui capelli ho le acque sante,
Nel tempio vostro, o buon Ghiberti, o Dante!

Per tanta gloria, per le mura istesse,
Tutto l'animo mio par che s'empiesse,

Sin da quel punto, d'un amor profondo.
Sbarravo gli occhi ad ammirare il mondo,

E la reggia del mondo erami questa.
Sovente, prono la piccola testa

De' vividi fantasimi fervente,
Io li miravo estasiatamente.

Arsi per lenta febbre. E le figure
Del Creatore e delle creature

Scendevano, talor, dal cielo d'oro,
A dar sollievo al pargoletto loro;

E di contento e sgomento m'empivano,
Quando apparivano e via via svanivano.

Un dì che smanavo e, più rissoso,
Non davo altrui, non trovavo riposo,

E respingevo i farmachi, nè v'era
Minaccia che valesse, nè preghiera,

Questo pretesi, che mi fu promesso:
Gir con mia Madre a rimirar da presso,

Nello sfondo dell'oro, le figure
Del Creatore e delle creature.

Ricordo; e, ohimè!, tranquillo mi ritrovo,
Come uccellino in un tiepido covo,

Fra le braccia a mia Madre; odo l'ansare,
Vedo il sorriso suo stanco, a montare

Per le scalette rampicanti, le une
Su le altre, fino alle aperte tribune.

Oh gloria trionfal di luce e forme,
Oh innumerevol popolo ed enorme

Di spirti alati, corpi nudi, irsute
E cornute demonia, che m'incute,

Nel deboletto cuore, un sentimento
Fervido di contento e di sgomento!

Ma vinse lo sgomento. Impaurito
Dalla confusa idea dell'infinito,

Che mi si profilava in quei giganti
Esultanti d'intorno o tormentati,

Quasi sentissi gli squilli e le stride,
Tutto mi chiusi fra le braccia fide,

Nè volli veder più. Bel San Giovanni,
Pochi a te, molti a me, corsero gli anni;

Ma tutto ancor nell'anima mi sento
Trepido di contento e di sgomento,

Rimirando il ciel d'oro e le figure
Del Creatore e delle creature.

FIRENZE, 25 Maggio 1908.

Guido Mazzoni.

LE CHAPEAU DE TABARIN

Bourgeois, chambrières, laquais,
Ecoliers, pages, beaux musqués,
Nobles dames en leurs litières,
Soudards, tire-laines, tripières,
Bien que ne sois né sur un trône
Il n'est couronne
Qui vaille le chapeau de Tabarin.

Ce bonnet illustre à bon droit
Me vient, mes chers seigneurs, tout droit
Du très antique dieu Saturne
Lequel se cachant à Minturne,
Ainsi que l'affirme Strabo,
Y conçut un garçon fort beau
Nommé Tabarum, mon ancêtre,
Qui né coiffé nous fit transmettre
En bon parrain
Ce merveilleux chapeau de Tabarin.

Chapeau fantasque et lunatique
Qu'à mon gré pétris et mastique:

Ardez, le voici carrabin,
Porteur de hotte, coquebin,
Soldat de Suisse, humeur de soupe,
Meneur d'ours ou fileur d'étope,
Coureur de poulets gras à lard,
Courtisan, tocque de Biar,
Rueur de pierres à frelonde!
Bref, tous les couvre-chefs du monde
C'est de l'Euphrate au Rhin
A lui seul le chapeau de Tabarin.

Pourtant il faut que vous confie
Le déboire où me mortifie
Ce tant mirifique chapeau.
C'est Francisquine à douce peau
Qui de sa façon le chef m'orne.
Et comme que je roule mon bonnet,
Las! ne parviens, pauvre benêt,
A cacher ma paire de cornes.

Alfred Mortier.

LUNDÙ⁽¹⁾

(POEMA BRASILIANO)

O mulato bohemio, a un canto
da sala forrada de azul com rosas,
tange o violão de notas baixas, lacrimosas...
Não sei se rompe da sua alma aquelle pranto
selvagem, voluptuoso, obscuro,
on se é de algum gnomo negro, encolhido
na caixa do violão enternecido...

Sabem-no acaso as flores, pinto ao muro
do jardim onde, pálidas, se escondem;
e misteriosamente lhe respondem.
Toda a paixão, toda a melancolia
dos manacás, dos bogaris, dos cactos,
ergum-se em flagrantes suspiros compactos,
ao purpurino declinar do dia...

Sabe-o tabez aquella patativa...
oh! sempre tão tímida e esquiva
no mais êrmo do mato, agora pousa
no ramo da jaqueira antiga, ao lodo
dessa janella toda aberta; e ousa
modular um suavissimo trinado...

Tu, certo, o sabes, pardinha nova,
bella mestiça carnal e ardente,
de bôca túmida e olhar dolente,
que uma precoce luxuria encova...
É ao som da tordas, tão simplesmente
moves, com graças ingenuas, francas,
os pés ligeiros, as fortes ancas...
Ao vivo ritmo, pelo ar fremente,
com rufos de azos brancas esvoaça,
o teu vestido leve de cassa...

Todo o teu sangue bater se sente
nas quentes fontes, no seio puente,
com o brusco impulso de uma torrente...
Tu o sabes, filha da nova raça,
bella mestiça carnal e ardente!

*Le mulâtre vagabond, dans un coin de la salle tendue de
bleu aux roses, caresse le violão⁽²⁾ aux notes basses, sanglotantes...
Je ne sais pas si ces pleurs proviennent de son âme à lui, ou bien
s'il y a quelque gnome nègre blotti dans le creux du violão pâmé
de tendresse...*

*Peut-être les fleurs le savent-elles, si pâles, cachées auprès du
mur, dans le jardin, d'où, mystérieusement, elles leur répondent.
Toute la passion, toute la mélancolie des manacás, des bogarys⁽³⁾
des cactus, s'exhalent en lourds soupirs parfumés, dans l'agonie
empourprée du jour...*

*Peut-être le sait-elle aussi, cette patativa⁽⁴⁾... Oh! toujours
si timide, si farouche, dans la profondeur la plus déserte de la
forêt vierge, elle vient maintenant se poser sur cette branche du
vieux jaquier, tout près de la fenêtre grande ouverte; elle s'enhardit
jusqu' à essayer une chanson très-suave, oh! si suave!...*

*Mais toi, tu le sais sans doute, jeune créole au teint cuivré,
belle métisse charnelle et ardente aux lèvres épaisses, aux yeux
cernés par une luxure précoce... toi qui, aux accords du lundù,
si naïvement agités avec une grâce naturelle et franche, tes pieds
légers, tes hanches fortes... Secouées par le rythme délirant, tes jupes
de mousseline volent dans l'air frémissant, avec des bruissements
d'ailes blanches...*

*On sent, sous tes tempes brûlantes, sous ton seins brûlant,
tout ton sang frissonner, se précipiter avec les élans brusques
d'un torrent... Oh! tu le sais bien, fille de la nouvelle race, belle
métisse charnelle et ardente!...*

Eu não. Minha alma é diversa.
 Mas, escutando o choro melodioso,
 cheio de estranhos segrêdos
 de desejo, angústia, e gôso
 (emtanto os cilios e os dêdos
 tremem ao músico errante,
 pelo lundú excitante,
 on pela intima ternura
 que o vestido de cassa espalha em tórno...)
 Minha alma, tenue, dispersa,
 foge - me e se dilue numa doçura
 primitiva, innoente, ainda que impura,
 tal como se un lago de oleo môrno,
 exótico, aromático, inebriante,
 jazesse deliciosamente immersa...

Carlos Magalhaes de Azeredo.

*Moi, je ne le sais pas. Et pourtant, tandis que j'écoute ces
 pleurs mélodieux, pleins d'étranges secrets de désir, d'angoisse,
 de volupté (les doigts et les cils du musicien errant tremblent bien
 fort, soit par l'influence du lundú excitant, soit à cause de l'intime
 tendresse que les jupes de mousseline éveillent tout autour...), mon
 âme, souple, ondoyante, me quitte doucement, et se perd tout entière
 dans une puïssanc primitive, innocente, quoiqu'impure, comme si
 dans un lac d'huile tiède, exotique, odorante, enivrante, elle se
 trouvait délicieusement plongée...*

Traduction de l'Auteur

Carlos Magalhaes de Azeredo.

(¹) Musique et danse africaines, très-voluptueuses et très mélancoliques,
 introduites au Brésil par les nègres.

(²) Espèce de guitare.

(³) Fleurs du Brésil.

(⁴) Oiseau du Brésil, au chant délicieusement tendre et triste.

CAVAUCADO

(POEMA PROVENZALE)

SUBRE UN DESSIN D'EN A. RODIN.

O passieu! sei cremour e sei flamo, naturo
 en elo leis a messo,
 e leis aubre e lei roco e lou cêu vòu estregne,
 matrico inassedado, eterno crearello,
 forco descadenado e caludo, ô femello!
 de mounde greion dins sei flanc,
 ourlo au vènt seis amour, sa ràbi pleno d'arsì....
 E veici que, desbardana,
 joue e gaujous e souleious
 passo un centaure:
 Estarpo libramen, mètre de l'estendudo
 pouderosamen sadou de nerviho
 em'un rire esclatant fuso...
 Mai la fremo l'a vist, subran se precepito,
 se jito sus d'èu, lou cavauco.
 Lou centaure suspres loucho, loucho emé ràbi,
 mai n'es touca dins soun masclùgi,
 e dôumaci qu'un mounde es fegounda,
 un proumié frejoulun de feblesso lou glaço.

Valère Bernard.

SUR UN DESSIN DE A. RODIN.

O passion! toutes ses flammes, toutes ses ardeurs, nature
 les a mises en elle,
 et les arbres et les rochers et le ciel elle veut étreindre,
 matrice inassouvie, créatrice éternelle,
 force aveugle et déchainée, ô femelle!
 des mondes en germe s'agitent en ses flancs,
 elle hurle au vent ses amours, sa rage pleine de désirs...
 Et voïci que, échevelé,
 jeune et joyeux et resplendissant
 passe un centaure:
 il foule librement le sol, maître de l'espace,
 puissant, enivré de force
 il passe avec un rire éclatant...
 Mais la femme l'a vu; aussitôt elle se précipite,
 se jette sur lui, le chevauche.
 Le centaure surpris lutte, lutte avec rage,
 mais c'en est fait de sa virilité,
 et tandis qu'un monde est fécondé,
 un premier frisson de faiblesse le glace.

Valère Bernard.

La cavalcata del Leone

E' del deserto il re sempre il leone.
 Quando i dominî suoi percorrer vuole
 Vêr la laguna, dove la gazzella
 E la giraffa bevon, muover suole.
 Là nel canneto in mezzo a l'alte canne
 l'asconde circonspetto: e sul potente.
 Del Sicomor la foglia tremolante
 stormir si sente

Quando alla sera splendon nei villaggi
 Degli Ottentotti i fuochi rilucenti,
 E sovra l'erto monte de la Tavola
 Più non campeggian segni differenti,
 E 'l solitario Caffaro va errando
 Lungo il Carrù, e l'antilope dormente
 Sta nel cespuglio, ed il veloce Gnu
 presso il torrente;

Con passo maestoso la giraffa
 Via pel deserto vedi ricercare
 Della laguna i pantanosi flutti
 E l'arsa lingua in essi rinfrescare;
 Va l'assetata per la nuda strada
 Lungo il deserto, e sorbe inginocchiata
 Con lungo collo l'acqua del bacino
 intorpidita.

Ma d'improvviso s'agita il canneto
 Ed il leon d'un salto a lei s'aggrappa
 Con un ruggito. Oh! qual caval da sella!
 Chi vide mai così ricca gualdrappa
 Entro la scuderia d'un regal prence,
 Come la pelle, inver, del corridore
 Che delle fiere il principe cavalca
 con truce ardore?

Ei su la nuca le sue ingorde sanne
 Pianta, e sull'omer del caval gigante
 Vola del cavalier la falva chioma,
 Salta con grido la giraffa ansante
 E fugge dal dolor martirizzata;
 Oh come unito Ella ha del leopardo
 Il pel rigato e del caval la corsa!
 Va come dardo.

Ve' come batte co' leggeri piedi
 Il piano dalla luna illuminato;
 Ve' come gli occhi sporgono dall'orbita
 Immobili! e sul collo macchiettato
 Scolan di sangue grosse gocce nere:
 Ode il deserto allor vasto, silente
 Il battito del cor della straziata
 fiera fuggente.

Alla nube simile il cui splendore
 Gl'Israeliti dall'Egitto addusse
 E quale spirto del deserto o fulva
 Ombra per quelle terre li condusse,
 Una tromba d'arena nel sabbioso
 Mar del deserto rapida s'aggira
 Come gialla colonna, e le due fiere
 segue ed aggira.

Segue la traccia loro l'avoltoio,
 Che ognor gracchiando via per l'aria vola;
 Segue la jena, la profanatrice
 Delle tombe; indi vien quella che invola
 Gli armenti al Capo, la pantera ardita.
 Sangue e sudore segnano la strada
 Del viaggio orribil del possente rege,
 dovunque ei vada.

Tremante vedon sul vivente trono
 Il padrone sedere, ed il guanciale,
 Con l'unghie acute, del sedil graffiare.
 Va senza tregua, va come uno strale
 Fin che la forza manca a la giraffa;
 Con simil cavalier non son d'aiuto
 Il tirar calci o l'impennarsi in alto
 tutto é perduto.

Sfinita all'orlo del deserto cade,
 E rantola sommessa, e a morte viene;
 Allor, di polve e schiuma ricoperto,
 Pasto il cavallo al cavalier diviene.
 Già nel Madagascar, all'oriente,
 Balena della luce il primo segno,
 Così di notte il prence delle fiere
 va pel suo regno.

Ferdinand Freiligrath.

Traduzione dal tedesco, di

Giulia Cavallari Cantalamessa.

DÉPART

O Village d'enfant, de roses et d'automne,
tu vis heureusement au creux du vallon d'or.
Le soleil du midi te tresse des couronnes
de la première aurore à l'heure où tu t'endors.

Je respire ta bonne odeur franche et sauvage
pour qu'elle me pénètre et me rende plus fort;
je prends des talismans pour conjurer le sort
car je vais m'en aller bientôt, ô mon Village.

J'ai lutté bien longtemps contre tous mes désirs,
mais les arbres, ce soir, me font des prophéties.
J'ai vu des vols d'oiseaux passer sur la prairie;
une force inconnue me pousse à l'avenir.

Quand la nuit revenue fermera notre porte
sur la route déjà je presserai mes pas;
je prie pour que ma mère aimée ne pleure pas;
et pour que je retourne avant qu'elle soit morte.

Je m'en vais vers la ville au son de mon bâton;
mon être résolu déborde de courage;
j'entends les arbres bleus parler à mon passage
de fêtes, de baisers, de vers, d'acclamations.

La lune dans le ciel luit pour me protéger
et mon ombre est légère à la poussière grise.
La montagne où bientôt monteront les bergers
n'est plus derrière moi qu'une masse imprécise.

Depuis longtemps déjà ma marche cadencée
dans le silence ému réveille les échos.
Mais la ville apparaît à l'horizon nouveau
comme les beaux châteaux dans les contes de fées.

Lorsque je rentrerai dans l'aube déployée
j'entonnerai tout haut ma plus belle chanson:
je veux qu'en m'entendant on ouvre les maisons
et qu'on jette des fleurs sur me tête levée.

Henry Rigal.

IL COFANETTO

Il cofanetto ornato
di leggiadre figure
(esili miniature
d'un artista malato)

esala tenue odore
di dolci cose morte
(forse di rose smorte
che non hanno colore,

che non hanno bellezza).
L'anima, tristemente
per te ricorda, sente,
pensa la Giovanezza,

pensa il tempo lontano.
(O creature sparite,

o larve che inseguite
abbiamo sempre invano,

e sempre, invano, amato,
nulla resta di voi,
solo il ricordo in noi,
solo il dolor passato).

Lettere, che canzoni
foste d'ignoti cieli
per cui fummo crudeli
per cui fummo più buoni

Ora nel cofanetto
siete carta ingiallita
che un palpito di vita
non sa destare in petto.

Passarono gli anni,
e con le cose morte,
e tra le rose smorte
l'ebbrezze e i disinganni.

E travolse l'oblio
le bocche che baciammo,
gli sguardi che scambiammo,
pallidi di desio....

La nebbia lentamente
scende gelida al piano,
svanisce nel lontano
l'amor, gelidamente....

Willy Dias.

La serenata dei Sogni

Mentre ch'io veglio su le carte dotte,
scendon ne l'ombra i sogni a frotte a frotte.

Battono i sogni a la mia porta bianca,
e dicono: — Ti leva, anima stanca.

Battono i sogni a la mia porta chiusa,
e dicono: — Ti leva, anima illusa.

Vieni, la notte è mite e tace il vento;
noi ti addurremo ne l'incantamento.

Ad una ad una scendono dal cielo
le stelle bianche avvolte in bianco velo.

Scendon dal ciel le stelle silenziose,
leggere come petali di rose;

e sul sonno fragrante de le aiuole
tessono soavissime carole.

Furtivamente la luna è discesa
dal suo trono di perla e di turchesa,

DA SAN GIUSTO

Sui marmi, sacri a qualche Iddia pagana,
T'innalzi, forte come un baluardo,
O cattedrale; e il secolar tuo sguardo
Vigila il mare e la città romana.

Al suon guerriero della tua campana
Spiegavan gli avi il trionfal stendardo:
Ed ogni petto divenia gagliardo,
Ed ogni offesa di nemico vana.

A chi tradia la patria l'ultim'ora
Tu, vindice, segnavi; ed alle feste
Il popolo adunavi e alla preghiera.

Solenne, a sfida, o patrio bronzo ancora
Suoni la voce della mia Tergeste
Che freme, libertà sognando, e spera.

Francesco Stranschi.

ed all'amplesso limpido del rivo
consente il corpo che par latte vivo.

Vieni, ti porteremo ove riposa
colei che noi t'abbiamo eletta a sposa.

Ha il corpo bianco come neve alpina,
e le vesti intessute di pruina;

ed ha sul seno due fioriti gigli,
e su le labbra due bocci vermigli.

Ha gli occhi grandi del color del cielo
se oscura nube non gli faccia velo.

Ha gli occhi grandi del color del mare;
vieni, o poeta, ch'è tempo d'amare....

E la torma dei sogni alto s'invola.
Anima mia, come sei triste e sola!

Libero Ausonio.

A DONNA ELDA

Signora, vi sovvien di quei diletti
Folli, per entro i ciechi laberinti,
Ove tra i rami ora frondosi or schietti
Si ergevan l'Erme, sopra i vasti plinti?

Ricordate le aiuole ove gli eletti
Fusticini sorgevan dei giacinti,
E le rose de i volti giovinetti
Cingean di serti, stranamente avvinti?

Ben io ricordo! E nel meriggio lento
Allor che m'imponeste in vostra ebrezza,
Presso al sedile, il bel comandamento,

La bocca vostra come una notturna
Argente rosa, trassi a la dolcezza
Nelle mie labbra pure, o taciturna.

Ottorino Checchi.

Stèle Funéraire

Des regards curieux ont profané ma peine,
Des regards curieux... Ma douleur, la voilà
Qui crie et qui sanglote, et qui n'écoute pas
Le bruit que font, pour consoler, des phrases vaines...

Ma Douleur, calme-toi, ô vierge inconsolable!
Tais-toi; ne livre pas ta chair nue aux passants.
Leur pitié, comme une eau légère et tarissable,
S'enfuira, sans meurtrir leurs yeux indifférents.

Viens; cherchons l'ombre morne où gît la solitude
Vierge, relève-toi, voile ton sein jaloux,
Et pose à mes sanglots le sceau de ta main rude,
Car il n'est pas d'amis pour souffrir avec nous,

Pour pleurer à jamais comme nous... Et farouche,
Ma Douleur a crispé ses poings durs sur ma bouche.

Cécile Périn.

La Boîte de Psyché

Ainsi qu'un jeune oiseau qui d'une aile enfantine
Essaye et puis suspend son vol effarouché,
Pâle encor des terreurs de l'Erèbe, Psyché,
Quitte et prend tour à tour la boîte clandestine
Où son regard rêveur est toujours attaché.

Insouciante enfant, la Mort guette sa proie.
Pour savoir le secret de Vénus, dis adieu
A la Vie, au Soleil, aux fêtes du ciel bleu.
Tu ne connaîtras plus les larmes de la joie,
Le réveil souriant sous les baisers d'un dieu.

Artiste, ta Psyché c'est Pandore, c'est Ève,
C'est le désir humain, ce chercheur tourmenté
Qui croit porter en lui l'éternelle Beauté
Et, trop impatient de contempler son rêve
Tombe mort à l'aspect de la Réalité.

Emmanuel des Essarts.

“TOUTE LA LYRE.”

Gérard d'Houville. — LE TEMPS D'AIMER, Roman — Paris; Calmann-Lévy, Editeur.

Codesta, è una bella e sincera confessione: si chiama *romanzo*; vanta nome maschile, ma racchiude animo e sentimento femminili, come l'autore, Madame Henri de Régnier: ciò basta per suscitavi davanti grazia, gioventù, arguzia e buona scuola. — *Il Tempo d'Amare*: un Pascal, poeta, fumatore d'oppio, schivo, beffardo ed acre, interrompe la sua *rêverie*, cessa dal fumare, si rizza d'in sulla poltrona, mormora: « *Le temps d'aimer, mon enfant, tu l'as peu connu, ou bien, tu ne le connais pas encore; mais sais-tu bien que c'est un moment funeste, autant qu'il est délicieux?* » Ecco, dunque, e triste e lieto come il cielo di una giornata indecisa tra il sole e la pioggia, tra sorrisi e lagrime non ancora espressi; come il vespero, che imagina Shakespeare, quando Jessica ebrea, figlia di Sylok, dice la sua passione al bel cristiano debitore.

L'ironia può suggerire con molta malizia: « Signora, confessatevi, confessatevi: qualche cosa ne uscirà. » Tal quale la calunnia classica di Beaumarchais: « Sussurratela, sussurratela; qualche cosa ne uscirà. »

Uscirono plurimi amori dal racconto di amore. Oggi, ha vent'anni, Madame Laurette, ed è scultrice; fu già moglie d'un grande scultore, Saint-Hélier; oggi, è un'altra Claudine d'altro genere e di più alto garbo; ma l'attualità vi si compiace a Parigi ed a Milano; scrive e gode scrivendo per Raoul, il buon amico, uomo di lettere e giovane; gli si apre, pagina a pagina. Svolge una intima psicologia d'Ebe moderna, ne sciorina le multiple pieghe che danno, in sintesi, la semplicità dell'anima sua; ricama de' ricordi che compiacciono all'insistente curiosità di Rachilde. E' semplice ed è deliziosa: il suo stile ha delle *trouvailles* impensate: Agnès, una biondina incensata e frasceggiante « *C'est une folle-avoine* »; espressione gustosissima e profonda.

De' paesaggi, sorgono colle loro profondità; l'aria, la luce, lo spazio, la fuga delle piante, l'apparato dell'edifizio, il silenzio e

la frequenza, il colore ed il sapore delle cose viste, sentite, tutto è vissuto. Vi è un autunno, dentro cui agonizzano e si sfogliano delle rose, turgido, ben disegnato, dipinto con una tavolozza fornita di lacche lucide, trasparenti e sgargianti. La sinfonia delle tinte si marita a quella delli odori; manifesta sensibilità squisita e sottile d'artista di razza; i molti passi descrittivi tumidi di voluttà secrete, diligentemente rammentate e di un sensualismo morbido e fresco, emulano le migliori pagine della Comtesse de Noailles, prima indicatrice e maestra del genere.

Vi ho detto che le imagini sono sorprendenti e superbe nella loro umiltà: « *Je pris un rameau fleuri, et je le mis entre les mains de ma mère: elle avait l'air d'une pâle sainte endormie, en filant une quenouille de fleurs.* » Chi ha scritto ciò si è spogliato di tutto l'artificio, di tutto il lezio ingombrante, donde riesce la *Signora moderna* agghindata d'affettazioni: costei che si espresse in questo modo è la donna nuda; in lei ricordo e pensiero rivivono e scattano sotto l'urto evocatore di una sensazione attuale: si sgranano, chicchi diversi, diversamente faccettati, colorati e riflessi, gemme di varie sensualità, lungo le quali scorse il suo tempo, riapparendo, l'una dopo l'altra, tangibili, distinte per essere rivissute.

La favola? Comunque, incomincia con una nascita dubbia e misteriosa. Ma Laurette, da un fidanzamento sentimentale, inutile e doloroso ad una prova matrimoniale troppo positiva e brutale, in cui fu, a volta a volta, schiava e cortigiana; dopo questo corso pratico di filosofia naturale, sopportato con disgusto, sazia di sentimentalità, nauseata dall'erotismo, domanda se vi ha piacere ad amare ancora. E pure, oggi, è tempo d'amare: Raoul le si presenta, ed essa si vuole ingannare chiamandolo e mascherandolo « *amico* ». E Raoul Saviange, naturalmente, muore di amore, di etisia, di nostalgia a Candia, mentr'ella corre verso di lui, sull'*yacht* di un poeta inglese e strambo, lord Arthur. La leggenda di Melisanda s'inverte, ma codesta ultima Melisanda insiste nella vita ridonatale dalle cure

e dall'affetto dell'altra. — Ecco l'anima femminile in bilancia, nella serie dei suoi passaggi. Una moralità profonda ne sgorga: l'esistere si rappresenta come una catena di necessità morali e fisiche; ma il cuore femminile è pur sempre pratico: si nutre d'amore che è il suo cibo: serve perciò alla natura ed alla bellezza: quando il sesso trabocca nel cervello interviene la letteratura a condecorare di lirica l'abbraccio, o di sentimentalità il sacrificio. L'eterna canzone si ripete per i secoli, da Sappho a Laurette de Saint Hélier.

G. P. Lucini.

Guglielmo Anastasi. — ELDORADO.

-- Romanzo — Milano, Frat. Treves, editori.

L'*Argent* di Zola è il poema epico della finanza. Questo nuovissimo romanzo dell'Anastasi ne è il poema lirico. Anche qui la fucina della Borsa tiene il campo centrale. Ma i personaggi si muovono con più verosimile lussuria di gesti e di frenesie: è il romanzo moderno per eccellenza: un seguito di pagine rapide, nervose, qua e là un poco nevrasteniche, che trascina via l'anima del lettore quasi attraverso le spire di un impeto meteorico consecutivo. Il romanzo è freddo come l'acciaio e scottante come una rupe di luglio. Le persone sono simboli; Filippo Baldese e Mario Aldovisi appaiono come due esseri quasi mitologici per statura è per nerbo. La loro lotta a colpi di milioni fa germinare, intorno, un mondo di altri titani del rischio. Il duello iperbolico rialza e bassa tutte le sorti umane cui il romanzo fissa con una potenza dinamica che somiglia tutta ad una forza della natura. La donna è qui un profilo a pena percettibile. Ma ha tutte le gradazioni classiche del suo tipo. L'adultera vendicativa, la sorella purissima, l'amante inebriata, la cortigiana mortale. Una conoscenza perfetta dell'ambiente e del meccanismo borsistico, una concisa arte della figurazione umana, uno spirito drammatico evidentissimo, uno stile sicuro, sobrio, atto a rendere tutte le complicazioni del mondo psicologico e del mondo reale. Lo stile

dell'Anastasi merita una speciale considerazione. E' un vero stile italiano, moderno sciolto, libero, senza influenze letterarie di sorta, nato dalla vita e per la vita temprato a bellezza. Pochi scrittori rivelano oggi in Italia con tanta sicurezza e nobiltà il difficilissimo intrico della visione e dell'idea. I suoi personaggi non si perdono in chiacchiere inutili. I suoi commenti psicologici e descrittivi non sciupano nessuna linea alla geometria del concetto ideale. E' un'arte di sintesi, insomma, e come tale ammirabile, data la tendenza inesorabilmente retorica che ancora mostrano avere molti prodotti letterari della stirpe latina. L'Anastasi con l'*Eldorado*, si è rivelato, come già nel *Ministro*, uno dei più forti romanzieri della giovane scuola italiana. Spirito agile, acuto, penetratore d'ambienti e d'anime complesse: conoscitore profondo di tattica e di strategia scrittorica: rivelatore d'un'arte squisita, e insieme profonda, al Paese sazio di umorismi squallidi e di sonorità senza fiato.

Paolo Buzzi.

Khandalla. — APAISEMENT. — Paris; *Librairie générale des Sciences Occultes.*

I libri che fanno pensare e che, per la natura dei pensieri che ispirano, possono realmente giovare a lenir le pene delle anime affrante o ferite in quella diuturna lotta che è l'esistenza, sono incredibilmente rari in tutte le letterature di tutti i tempi.

Molto s'è scritto e si scrive intorno all'igiene del corpo; ben poco, invece, intorno a quella dello spirito, la cui importanza è infinitamente maggiore. Questo, perchè l'igiene dello spirito non può esser trattata degnamente che da pensatori nutriti di vasta coltura filosofica e ben muniti di una illuminata e riflessiva esperienza di vita, e perchè simili pensatori ordinariamente si manifestano in opere d'un carattere troppo scientifico, troppo elevato, per poter essere accessibili a tutti e per poter quindi dive-

nire popolari, cioè di vera e largamente diffusa utilità.

E' dunque con sincero entusiasmo, che noi annunciamo la pubblicazione, recentissima, di un piccolo libro il quale, pel suo grande contenuto di pensiero e di bontà generosa, nonchè per la sua facile comprensibilità, commovente e consolatrice, sarà molto amato e mille volte benedetto da tutti coloro che avranno la fortuna di leggerlo in uno di quei giorni di amaro sconforto di cui la vita è prodiga anche agli esseri meglio temprati per sopportarne gli urti, i disgusti, le più dolorose contingenze.

Edito a Parigi dalla *Librairie générale des Sciences Occultes*, (Bibliothèque Chacornac) questo libro ha un titolo deliziosamente suggestivo: APAISEMENT, e l'autore, anzi l'autrice di esso si cela sotto un pseudonimo strano *Khandalla*. Ma noi siamo in grado di rivelare che quest'opera veramente aurea è dovuta alla penna ispirata, nobilissima e benefica di una illustre gentildonna, italiana di nascita, il cui nome — Maria Star — è già celebre nella letteratura francese come firma di numerosi libri che ottennero un successo giustamente proporzionato al loro eccezionale valore artistico e ideologico.

Apaisement compendia, in un numero assai limitato di pagine, tutto un tesoro di pensieri profondi, stillati, come gocce di una preziosa essenza, attraverso una mente eccelsa, irradiata da ogni possibile bellezza materiale e spirituale, ed attraverso un cuore grande, generoso, pieno d'ogni bontà.

Scritto soprattutto per chi soffre e per chi spera, scritto per chi si dibatte angosciosamente nel velenoso stagno dello sconforto e del pessimismo, il nuovo libro di Maria Star costituisce un risultato filantropico pienamente raggiunto, poichè la lettura di esso è di tale e sì suggestiva potenza da schiudere alle anime più buie i sereni, radiosi orizzonti della tranquillità

ristoratrice, e da lasciare ai cuori più esulcerati l'impressione letificante d'un balsamo meraviglioso.

Contiene, questo libro, una quantità grande di quelle semplici verità che, appunto perchè semplici sfuggono spesso a chi non ha speciali facoltà speculative, e che, nondimeno, possono avere un potere consolatore oltremodo giovevole. Vi sono pagine, per esempio, che unicamente col suggerire certi confronti e coll'indurre a scrutare il valore e il significato di certi fatti e di certi eventi comuni nella vita umana, acquistano una forza persuasiva assolutamente sorprendente e risultano quindi assai più convincenti e benefiche di qualsiasi disquisizione filosofica.

Il segreto di una tal forza risiede anzitutto nella profonda volontà di bene da cui quelle pagine furono dettate, e, inoltre, nella straordinaria efficacia dello stile terso e perfetto con cui l'autrice illustre di *Ames de chefs-d'œuvres* ha dato anche a questa sua opera di pensiero e di cuore l'indelebile impronta della sua arte di grande scrittrice.

Noi auguriamo che *Apaisement* sia molto letto anche in Italia; abbia cioè nel nostro paese una diffusione pari a quella che ha avuto ed ha tuttora in Francia, e possa giovare — secondo l'intenzione nobilissima dell'autrice — ad un numero sempre maggiore di esseri umani minacciati o travolti dall'onde amare dello sconforto, del dubbio, delle angosciose incertezze.

E perchè, anzi, domandiamo, qualcuno dei nostri editori non provvederebbe a pubblicare di questo piccolo libro, veramente prezioso, una traduzione italiana? Il successo non potrebbe mancare ad una simile pubblicazione, come non manca mai a nessuna di quelle che, per contenuto d'idee e per vera potenza d'arte, sono suscettibili di destare echi profondi e vibranti in ogni mente e in ogni cuore.

Decio Cinti.

MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE - Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois - SEIZIÈME ANNÉE

Directeur: Alfred Vallette

LA RÉNOVATION ESTHÉTIQUE

(QUATRIÈME ANNÉE)

Rédacteurs en chef: EMILE BERNARD, LOUIS LORMEL, ARMAND POINT

Paraissant le premier de chaque mois sur 56 pages imprimées avec luxe,
formant par an deux magnifiques volumes de 336 pages.

ABONNEMENT: France et Etranger, **10** francs par an
12, Rue Cortot, PARIS (XVIII.^e)

LA TOISON D'OR

2.^e ANNÉE

ON SOUSCRIT à la Rédaction: MOSCOU, Norvinsky boulevard, maison Rogofine; PARIS, Union des artistes russes, 25, boulevard Montparnasse; H. FLOURY, Boulevard des Capucines; HACHETTE, 79, Boulevard St. Germain.

Prix d'abonnement pour l'étranger: 55 francs.

Prix du numéro: 6 frs. Le Directeur: NICOLAS RIABOUCHINSKY.

Românul

POLITIC - LITERAR - RELIGIOS

Redactia si administratia:
Strada Lucaci, N. 10 - Bucarest

"PAN",

REVUE LIBRE

Directeur: JOËL DUMAS

MONTPELLIER - Rue de l'Observance, 10

LES MARGES

GAZETTE LITTÉRAIRE

Publiée par M. EUGÈNE MONTFORT

Le numéro ordinaire: **0^{fr.} 50** - L'abonnement à 6 numeros: **3 francs**
Le premier volume est en vente au prix de **5 francs**

5, Rue Chaptal, PARIS (IX.)

VERS ET PROSE

PARIS — 18, Rue Boissonade

Directeur: Paul Fort

LE BEFFROI

NOUVELLE SÉRIE (8^e ANNÉE)

ART ET LITTÉRATURE MODERNES

Revue du Nord de la France & de la Belgique

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

LÉON BOUCQUET, Directeur - Rue de la Rondelle, 4 - ROUBAIX

LA BALANCE

(VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1908 - CINQUIÈME ANNÉE

Prix d'abonnement pour l'Union Postale: **18 fr. par an.**

Directeur: SERGE POLIAKOFF

Bureau: Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23.

V I R

Rivista di Idee ed Arte

DIREZIONE: Via Dante Alighieri, 14
FIRENZE

La Phalange

Directeurs: JEAN ROYÈRE - JULIEN OCHSE

6, Villa Michon (Rue Boissière)
PARIS

RENACIMIENTO

Director: G. MARTINEZ SIERRA

Velasquez, 76 = MADRID

E. SANSOT ET CIE. EDITEURS. - PARIS

VIENNENT DE PARAÎTRE:

La Ville charnelle

POÈMES LYRIQUES

DE

F. T. MARINETTI

Prix: 3 fr. 50

Les dieux s'en vont, D'Annunzio reste

ÉTUDE CRITIQUE

DE

F. T. MARINETTI

illustrée par le peintre UGO VALERI

Prix: 3 fr. 50

Prezzo del presente fascicolo: Lire 1.-